

L'ANCIEN GUIGNOL

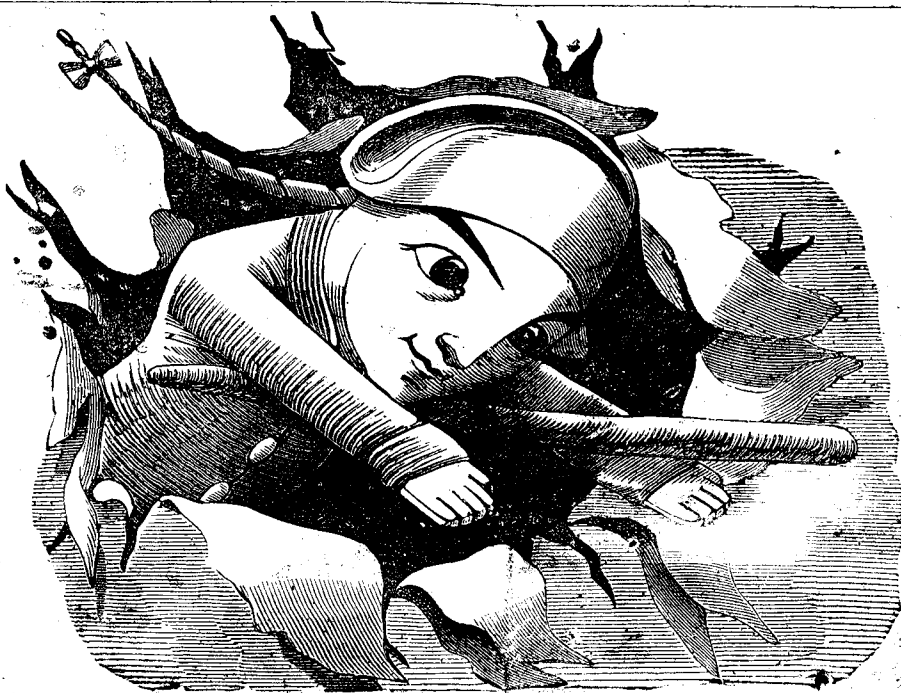
Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A LYON
44, Rue de la République, 44
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS
1, Rue de Jussieu, 1
et chez tous
les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues
A l'Agence de Publicité V. FOURNIER
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS

Six mois Un an
France. 5 fr. 10 fr.
Etranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués
à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

L'HOMME AUX VESTES



« Le National assure que M. Andrieux, député du Rhône, ne se représentera pas dans ce département, et posera sa candidature en Corse. »

La veste qu'il a remportée aux élections sénatoriales lui donnaient une idée de celle qu'il aurait à remporter aux élections législatives.

Pour lui, les tailleurs ne sont pas en grève.
GNAFRON.



LUNDI. — Suppression de la publicité des exécutions capitales. Un condamné à mort a appris cette mesure avec satisfaction.

— Oh ! tant mieux, a-t-il dit, c'est si désagréable d'être exposé à se rencontrer plus tard avec les gens qui vous ont vu guillotiner.

×

MARDI. — Rien n'est nouveau sous le soleil. M. Delâtre, en faisant opérer des fouilles à Carthage, a trouvé un objet en terre cuite représentant un orgue.

On n'ajoute pas que cet orgue jouait déjà la Mère Angot.

×

MERCREDI. — On annonce la rentrée à la Patrie de MM. Robert Mitchell, Ferdinand Giraudeau et Jules Delafosse. Ces messieurs annoncent qu'ils veulent rétablir l'Empire.

Combien sont-ils donc ?

×

JEUDI. — Un télégramme venu par fil spécial annonce que le Czar renonce à ses projets de clémence envers les Nihilistes.

La renonciation ne lui a pas dû coûter cher.

×

VENDREDI. — M. Lavigerie a fait une quête pour ses œuvres à Saint-Philippe-du-Roule.

La mendicité n'est donc pas interdite dans le département de la Seine ?

×

SAMEDI. — Les culottiers refusent de reprendre l'aiguille. La France est condamnée à devenir sans-culotte.

×

DIMANCHE. — Un détachement de troupes a traversé notre ville, prêt à s'embarquer pour le Tonkin.

Dame ! si la paix est votée !

MADÉLON.

PARALLÈLE



Un journal pieux annonce le suicide de M. Victor P... banquier à Chambéry. Son passif est de deux millions. Le journal ajoute : « M. P... vénérable dans des loges maçonniques Chambéry. »

Compare, ô pieuse gazette, la conduite du calotin Bonthoux à celle du libre-penseur B... Le premier, ayant causé la ruine de toute la France, se retire à l'étranger sans remords de conscience ; le second, n'ayant fait que quelques victimes, et involontairement sans doute, ne survit pas à sa douleur. Il se tue.

MADÉLON.

LES BARDOIRES



A présent qu'y fait chaud, à glace, nom d'un rat ! Qu'on sue comme un escayer à noyau, faut pas ren être feignant pour faire marcher le battant de mes bajaffleries à dromadaires.

N'y a tout de même de m'amis qu'ont de z'idées bigornes, que se sigrolent le coquelichon pour maginer de manigances un peu drôles. Si c'était de z'affaires bonnes au corps comme de castonnades, de ratabou, de doigts-de-mort, de chaudelan, de craquelins, de barquettes, de bugnes ; ah ! je ne serai ben aise, savez quoiqu'on parle de faire détruire toutes les bardoires — en patois ça se dit : hannetons.

Voui, les bardoires, ces bêtes du bon Guieu, que n'ont de panaires à la mode, ces bêtes que sont pas incoupables de ren, que viennent de temps en temps nous faire de z'invisites en manière de politesse et n'amènent avé eusses le printemps et le soleil. Pourquoi donc qu'on veut les grafiner, ces pauvres innocentes ? Ça dit ren, ça embête personne, à lencontraire, pasque ça amuse les miaillons ; ça n'arrive tout plan plan ; ça a s'lément le temps de vivre un brin, quelques jors pour grouper une colombe, ça se marie, ça ronchonne : bjjj, bjjj, bjjj, ça fait ses œufs et ça crève tout doucement.

Mais si vous voulez escrabouiller toutes les bardoires, quoi donc que les moineaux, les pierrots, les hirondelles, les rossignols vont chiquer ? Y porront plus piauler, pas quincer, les belins, ou bien y n'agrapperont vos cerises, vos ballons et vos poires.

Portant, ces bardoires, elles n'ont pas mani-

gancé de jorns, fourré leurs pattes dans ce gail-lot qu'on appelle de z'écrivasseries périodiques avé de sénatures de z'indéputés, de sénateurs bajafflé d'impôtique, d'économique sociale, de bobine, de diffamation, détrancané de fosses nouvelles, fiché bas de galandages de la vie privé.

Elles n'ont pas d'empruntement qu'elles n'ont par rendu, filouté de pécuniaux du monde, de sociétés de Galavard qu'agraffent les piastres des assionnaires et leur rebriquent : Zut ! Si y piaillent et font leurs fanieux avé leurs maisons, leurs voitures, leur voletaille, leur boustifaille, les guerdins. D'abord, ce n'est pas de enue et ceux que peuvent faire rentrer leurs picailons dans leurs profondes sont de fameux malins, mais faut qui tirpillent rudement la m'man Justice par sa pendrille pour qu'elle affûte ses romaines.

Elles n'ont pas emboconné p'pa et m'man, assassiné Marie Rigottier, petapiné les robes d'innocence de quèques colombes, desempillé leurs maillons, et encore pour ça y a toujours des circonstances éternuantes bigrement commodes, et que font toujours plaisir à M'sieux les assassineurs.

Eh ben ! cognez vos besicles sur vos châssis, M'sieux les Juges, tâchez de vitrer clair et vous appincherez que les bêtes que je défends sont innocents en plein. Pace que sis toujours, moi, le défenseur des petits, de tous ceusses que sont ablagés de misères et piaulent dans la bassouille de l'injustice.

JEAN GUIGNOL.



COURSES ET COCOTTES

Nous approchons des 21 et 22 juin, de cette date si chère aux cocottes, et si cher pour la bourse de leurs gommeux entreteneurs !

Pendant deux après-midi consécutives, ces dames iront voir courir d'autres rosses. On prétend que « ça fait aller le commerce ! » En voilà un vrai sophisme, sur le dos duquel on peut faire retomber la plus grande partie de notre crise commerciale ! Oui ! le luxe effréné de quelques-uns et de quelques-unes fait aller le commerce à peu près comme l'incendie fait aller le bâtiment !

Pendant que la foule bête, massée sur les quais de

la rive gauche et le pont Morand, acclamera les toilettes tapageuses de nos impures lyonnaises, quelque malheureuse ouvrière allumera peut-être dans son cinquième lambris le final réchaud de charbon ! Qui sait même si ce ne sera point la mère de la catapultueuse couchée dans ce confortable landeau qui attire tous les regards ?

De toutes parts on se bat ou l'on s'est battu les flancs pour gonfler l'escarcelle des fourneaux de la presse : Tombola de la presse, concert militaire de Bellecour, fête au cirque Rancy, etc., etc., et l'on n'a point songé aux 21 et 22 juin, à ces deux jours, pendant lesquels il serait si facile de battre monnaie avec la vanité féminine.

Pourquoi la presse lyonnaise n'organiserait-elle pas pour ces deux jours une escouade de quêteurs à la sortie de l'hippodrome ? Des quêteurs munis, non point de la sournoise bourse de velours, dans laquelle se dissimule l'offrande, mais du grand plateau bavard ? On boirait un peu moins de champagne, on mettrait le lundi la même toilette que le dimanche, afin de pouvoir donner autant qu'une telle ou une telle, mais on donnerait et beaucoup je vous l'assure !

LA TÊTE DE LAREINTY



Le Sénat s'occupait des gens que l'on guillotine ; M. de Lareinty était tout oreille.

Il s'agissait de permettre à la peine de mort qui ne se montre déjà pas beaucoup, de se cacher tout à fait. On a reconnu que les exécutions étaient, en effet, des exemples, puisque Gamahut se modela sur Campi. Il a fallu à nos philosophes législateurs

attendre aussi longtemps pour reconnaître que si le spectacle de la vertu rend vertueux, celui du crime rend criminel et que jamais la vue du sang versé n'a adouci les mœurs. Ils sont venus tard à cette idée, ils y sont venus. Ils trouvent que l'échafaud est ignoble — et la peine de mort inutile.

La logique voudrait qu'ils les supprimassent tous deux ; la logique ne fait pas partie du Sénat. Nos pères conscris conservent l'ignoble échafaud et l'inutile peine de mort — mais en cachette.

On estoubira le condamné dans la prison, entre quatre murs et entre quatre-z-yeux. La décapitation ne remplira plus la foule d'horreur et de dégoût, on ne verra plus tomber le couteau. La justice des hommes se satisfera dans un coin ; elle guillotinerait comme on se soulage, loin des curieux et des importuns. C'est par les journaux qu'on apprendra que telle nuit, un individu a été assassiné légalement. Ce ne sera plus l'application d'une peine hideuse, farouche, salubre, qu'avait rêvée à tort le criminaliste, mais une façon assez sale de tuer un monsieur pour lui apprendre à vivre.

M. de Lareinty ne veut pas de ça ; vous pensez que M. de Lareinty se dit que la peine de mort doit être appliquée *coram populo* ou supprimée, qu'elle est un assassinat très bête si elle n'est pas un exemple, et qu'il n'y a pas de raison de se mettre à une vingtaine pour ôter la vie à un individu qui, plus courageux quand il était libre, faisait ces besognes-là tout seul. Vous n'y êtes point. M. de Lareinty se soucie de la philosophie comme un poisson d'une pomme. Il ne veut pas que l'on guillotine dans les prisons, parce qu'il veut être guillotiné en plein jour.

Le sénateur de Nantes ne se fait pas d'illusions sur le sort qui l'attend. Il perdra la tête, c'est certain. Il ira rouler dans le panier à son. C'est la Révolution qui lui jouera ce vilain tour. Si M. de Lareinty espérait pouvoir, comme saint Denis, la ramasser et l'emporter sous son bras, ce ne serait que demi-mal ; mais ces phénomènes n'arrivent qu'une fois, encore depuis le tableau de Bonnat, se demande-t-on s'ils arrivent jamais. M. Bonnat a une manière à lui de tuer les croyances en voulant les mettre à la portée de la foule. On regarde et on pouffe de rire : autant dire que c'est un mystère de crevé.

Donc, M. de Lareinty, une fois décollé, le sera bel et bien. Cette perspective n'est pas riant. Il paraît que c'est une maladie héréditaire : il a déclaré en plein Sénat que tous ses pères étaient morts sur l'échafaud. Il n'en a pas excepté un seul. Quand la guillotine se met dans une famille, c'est pire que la petite vérole.

L'histoire ne fait pas mention de ce fait. L'histoire n'a pas reconnu parmi les victimes de Samson les pères de M. de Lareinty. Peut-être doit-on dire d'eux ce que Copée dit des oiseaux : « Ils se cachent pour mourir ! »

Sournois, va !

La maladie terrible a failli emporter M. de Lareinty en 1871. M. de Lareinty a fait savoir au Sénat qu'il avait été

condamné à mort par la Commune. On l'ignorait. Ils sont une collection qui se disent condamnés à mort par la Commune. Ça ne leur fait courir aucun danger et ça fait supposer qu'ils sont dangereux.

La Commune n'a prononcé que quelques condamnations capitales qui n'ont pas été suivies d'effet ; il n'y avait dans les prisons de la Commune que des otages. Le nom de M. de Lareinty n'a jamais été prononcé dans une cour martiale.

Paris ne connaissait pas Lareinty. Lareinty, qu'est-ce que c'est que ça ? D'où vient cette bête-là ? Est-ce que c'est gros ? Républicain ? Bonapartiste ? Légitimiste ? Quoi ? Connais pas Lareinty ! On ne fusille pas des inconnus ; on colle au mur un archevêque comme Darboy, un financier comme Mirès, un révolutionnaire comme Ferré, mais on n'use pas sa poudre à tirer un Lareinty : autant tirer les moineaux, alors ! Il se peut qu'un jour d'émeute, la foule, rencontrant M. de Lareinty sur son chemin, lui allonge les oreilles, mais le tuer : jamais de la vie ! Ceci n'est même qu'une supposition. En temps d'émeute, les Lareinty sont dans leurs caves. Ils en sortent quand la lutte est terminée et vont criant : J'ai sauvé l'ordre. Ce n'est pas vrai : Ils n'ont sauvé que leur peau.

Consolerez-vous, monsieur le baron, la République n'en veut à la tête de personne, surtout pas à la vôtre. Votre tête ? Mais qu'en ferait-on, monsieur le sénateur ? On est embarrassé pour l'utiliser vivante, morte, elle ne serait qu'une pièce d'anatomie sans beauté, à moins que vous ne vous piquiez, ô vieux Coconnas, d'être trimballé, comme La Mole, sur les genoux d'une jolie fille. Mais ces aventures ne se voient guère que dans l'histoire selon Dumas.

Ne vous montez pas le cou, monsieur le baron de Lareinty, on ne vous le coupera pas.

GNAFRON.



ÇA DIMINUE

M. Combet est indisposé.

A la dernière séance du Conseil municipal, il n'a présenté que 378 vœux à la fois.

Il se relâche !

CADET.

IMAGERIE ORLÉANISTE



Répandre dans les campagnes des petites brochures, c'était le vieux jeu. D'ordinaire elles contenaient des discours politiques, lectures fort peu réjouissantes. On songea à l'almanach, toujours très goûté dans les chaumières. On plaça en tête le calendrier, les conseils sur les semis, puis ces dictons campagnards : « En avril, n'ôte pas un fil, mais en mai, fais ce qu'il te plaît ». Dictons qui ne se vérifient pas toujours : témoin ce mois de mai qui ferait éclore des ours blancs. Après les conseils, les causeries.

Les pommes de terre sont binées, les vignes taillées, les champs sarclés, les bêtes ont à l'étable fraîche litière pour la nuit, le soleil est descendu derrière l'horizon. C'est le moment de se souvenir qu'on est électeur. Alors on se met à lire, tandis que les vieilles filent ou jabotent et que les jeunes ne disent rien, ce qui est encore une façon de parler.

Avec ses airs de ne pas y toucher, il a ses idées l'Almanach, il a ses hommes aussi. Il ne dit pas de mal de la République, seulement il trouve que les républicains sont de malhonnêtes gens. Et, comme il n'est point d'almanach sans dessins, il représente le comte de Paris et l'appelle Philippe VII, puis il donne le portrait des autres princes, des princesses. Les princes militaires à cheval, très crânes toujours, ne bronchant point, malgré l'obus qui éclate à leurs pieds.

Le texte est une suite d'anecdotes sans prétentions, faciles à lire. Ce sont des hauts faits de l'histoire, les batailles gagnées. De batailles perdues, on ne cite que celles du Tonkin. On prête des mots aux prétendants. Ils finissent tous par avoir de l'esprit, même le prince de Joinville. Et l'on ne peut s'enquérir à quelle époque il faut planter

des choux, sans que le livre ne vous dise, par la même occasion, que le comte de Paris est un grand prince et que si la pluie est contraire aux abricots, la République aussi est contraire à la France.

Il y a quatorze ans que ce bon M. Hervé s'emploie à cette propagande. Il s'y entend, le matin. Ce petit vieux jaune, comme le *Soleil*, a du valet, du paysan et du prêtre : il est obséquieux, madré, intrigant et patient en tout. A faire campagne, il a conservé son toupet, mais perdu ses cheveux. Petit malheur. Il s'en console en collant sur son crâne étroit la perruque noire, plate, sale et luisante du marguillier.

Pourtant il trouve que ça ne vas pas vite. L'idée ne fait pas son chemin. Le parti a inventé autre chose. Ce n'est pas neuf, mais ça ne coûte guère et c'est d'un bon rapport. On s'est mis à confectionner des images. Le truc réussit aux magasins de nouveautés. L'image est un prospectus séduisant, l'enfant le lit, souvent la femme, parfois le mari ; ça se colle aux murs. Depuis la dernière guerre, le portrait de Napoléon est tombé en lambeaux, le Juif-Errant n'est plus de mode. Les princes ont remplacé les anciens dieux.

Leurs prospectus font florès. C'est M. Hervé qui a sans doute la charge de recommander les produits d'Orléans. Ces images nous apprennent qu'il existe une grande maison de commerce qui a succédé à la maison de blanc de Frohsdorff. Depuis la Révolution elle a fait pour plus de 600 millions d'affaires. Très rompue au négoce, avec Philippe elle a trafiqué du Palais-Royal qu'elle a transformé en lupanar ; néanmoins, l'Egalité est mort laissant un passif de 74 millions. Son fils acquitta les créanciers avec l'argent de la France pour la moitié, et sur l'autre moitié donna 12 pour cent. Il obtint son concordat — et la couronne. Excellente spéculation : les bénéfices de la maison montèrent à 20 millions par an.

Entre temps, on avait fait l'affaire de Saint-Leu. Une nommée Sophie Dawies, devenue M^{me} de Feuchères, fit si bien qu'elle obligea son amant, le prince de Condé, à adopter le petit d'Aumale et à lui abandonner sa fortune : quarante millions. Le bonhomme accepta, puis rechangea, quand il vit le père Philippe expédier en exil Charles X.

On le trouva pendu, un matin, à une espagnolette du château de Saint-Leu. Le prince avait mis tant de bonne volonté à mourir que ses pieds touchaient par terre.

Le duc d'Aumale hérita. Ce fut quarante millions de bénéfices pour la maison. Vous vous rappelez qu'en 1872, ils se firent rembourser encore, si bien que la France eut grand peine à satisfaire tous ses ennemis : les Prussiens d'un côté et les d'Orléans de l'autre.

Il paraît qu'ils veulent donner de l'extension à leur commerce ; ils lancent des prospectus. Les prospectus de Chantilly vont faire pendant aux ballons du Louvre.

Ce n'est pas bête. Les sujets sont bien choisis. Ils ne représentent pas Louis-Philippe servant dans les rangs des émigrés ou s'enfuyant en sapin, le 24 février 1848, ni M. le duc d'Aumale au milieu des figurantes de l'Opéra. On voit des Français battus à plate couture par des Chinois. Ces rossées-là font toujours plaisir aux descendants d'une Mecklembourg-Schwerin. Les dessinateurs aux gages de Chantilly nous montrent aussi les infirmières laïques mangeant le poulet des malades et pinçant un chahut dans les dortoirs, ou les élèves des lycées fumant la pipe pendant les classes. Est-ce assez pris sur le vif ?

Oh ! si Philippe VII était sur le trône. Ça se passerait d'une autre manière.

Les images ne le disent pas : elles le laissent à penser. Cette conclusion affole les républicains ; les plus libéraux demandent des poursuites. Qu'on saisisse ! qu'on arrête ! qu'on emprisonne ! La belle avance. Ne vaut-il pas mieux les laisser distribuer en paix leurs petits prospectus, risque à leur faire concurrence. Sous le règne de leur cher papa — cher pour nous qui lui avons donné 216 millions — les images étaient proscrites, les poires étaient subversives et les parapluies révolutionnaires.

Plutôt que de calquer la royauté, ne vaudrait-il pas mieux crier bien haut que les princes font des images, que nous les connaissons, les décrire, en montrant le ridicule ? Mais envoyer ces inepties dans le cabinet du juge d'instruction ? Allons donc ! elles sont bonnes tout au plus à placer — avec le sonnet d'Oronte — dans les cabinets de Tout-le-Monde.

Paysans, si l'on vous donne des images orléanistes, mettez-les tout de même dans vos poches : on ne sait pas ce qui peut arriver.

Octave LEBESGUE.

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Je me suis laissé dire que l'horloger de Montreuil avait, dans sa cellule, apprivoisé un chat ! C'est ce qui explique pourquoi, dans ses moments d'humeur, dans ses nuits d'insomnie, il peut battre le *Rat Pel*.

Elisa Paillot, la femme de l'homme d'équipe de Vénisieux avait, paraît-il, dans son ménage, besoin d'aide pour suppléer à *La bonne*.

Une commère disait l'autre jour, en parlant de l'affaire de Laboisse, que ce qui avait exaspéré le marchand de bois, c'est que sa femme lui disait tous les jours devant son domestique : *Va laid (valet)*.

L'audience de la Cour d'assises du Rhône, du 8 mai, a prouvé, une fois de plus, qu'il y avait encore en France de dangereux *Chemins*.

CADET.

CHRONIQUE DE PARIS

Ce qui vient de la Flûte...



Nous faisons la toilette de nos vieux proverbes. Autrefois on disait : « Quand le bâtiment va, tout va ! » Un soldat dont la réaction vante la loyale épée ne daigna point de faire afficher sur les murs officiels ce proverbe de maçon. Les viveurs l'ont converti en proverbe à tiroirs, comme les chansons de feu Clairville ; ils disent : « Quand l'amour va, tout va ! »

Or, l'amour ne va plus. Une feuille austère qui porte à son fronton une devise morale, le constate, la mort dans l'âme. Il paraît que l'on peut lire sur les mystérieux volets du temple des amours faciles : « Enfin, nous avons fait faillite ! » Un grave organe du soir qui fleurit un lubin bien pensant ne peut se consoler du départ du vice. Il dit : « La capitale du luxe cosmopolite en est réduite, ou peu s'en faut, à la simplicité austère de Sparte. » Il en était autrement sous nos rois. La galanterie se restreint, ce que la *Liberté* traduit par « le mal s'étend. » Tout ça à propos d'une horizontale qui vend son sommier.

On trouve dans ce fait banal les symptômes d'un nouveau krack qui serait la fin de tout : le krack amoureux. Catastrophe prévue : ce n'est pas aujourd'hui que les temps sont durs et que les femmes s'en plaignent. Cependant, la vente volontaire d'une jolie personne, déjà tant de fois volontairement vendue, n'est point faite pour démontrer que les bons billets qu'a La Châtre ne se convertiraient pas en billets de mille. L'ancienne figurante de l'Alhambra londonien, en moins de dix ans, se retire après fortune faite. D'honnêtes commerçants peuvent envier une prospérité aussi rapide. D'autant mieux que la belle n'aventura qu'un capital très entamé.

Cette vacation, non plus que celles qui la précédèrent, ne démontre le marasme des affaires. L'amour va, ce sont des amoureux qui s'en vont. Au temps où Paris s'appelait l'auberge du monde et telle duchesse en chrysocale le passage des Princes, nous avons assisté à des ventes plus lugubres. C'est alors qu'à la requête des fourmis on saisissait chez les cigales. Le montant des adjudications ne servait pas toujours à meubler un chalet respectable sur les bords du lac Katrene, il passait aux créanciers. Il ne restait à la vendue que son lit pour continuer la vente. On ne s'en étonnait point, étant admis que ce qui vient de la flûte s'en va au tambour.

Il y a loin de ces décadences aux grandeurs de la courtesane dont on parle tant, sinon trop. C'est sur son ordre que l'on a collé les affiches et dressé le catalogue des merveilles qu'elle a gagnées à la sueur de son corps. Sa vente est un triomphe ; elle a ouvert son hôtel à deux battants : les femmes du monde y sont venues, curieuses de connaître la chapelle où trônait leur rivale, espérant saisir, dans l'analyse des parfums, dans le fouillis savant des chiffons, dans l'attitude provocante des meubles bas, le secret de son empire — la recette de sa glu.

Femme de précaution, soucieuse de sa gloire, elle a voulu laisser aux Brantômes modernes un document du plus haut intérêt. Avant qu'elle ne s'éparpillât au hasard des enchères, elle a fait exécuter, en taille douce, le dessin de sa chambre à coucher aménagée au hasard des rencontres. C'est un hommage rendu à son lit ; c'est un acte de reconnaissance. Comme emblème, un savant exhibe sa bibliothèque, un chimiste ses cornues, un soldat ses armes : l'horizontale exhibe ses draps. Sa chambre à coucher c'est son cabinet de travail à elle, Félix Pyat dirait : « Son atelier. »

C'est l'hôtel privilégié de la déesse, celui où elle a groupé avec le plus d'amour, outre les objets du culte, ces présents qui donnaient à Gavarni une si crâne idée de l'homme. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, tableaux peints par Lancret et Boucher, marbres de Clo-

dion, panneaux de la Renaissance, la table de nuit représentée par un vase d'argent ciselé, la Sainte-Table par un prie-Dieu de peluche rouge. Et la triomphante, sûre de son pouvoir, sans rougir, s'écrie, devant tous, comme le tambourinaire de Provence faisant allusion à son art du galoubet : « Ça m'est venu de nuit... ! » Elle dit vrai, la ribaude, tout ça lui est venu de nuit, mais ce n'est pas en écoutant chanter le rossignol.

Elle ne fuit point un Paris devenu aussi inhabitable que Sparte : elle réalise. On dit même qu'elle se marie. C'est de règle : on a été madame Tout-le-Monde, on veut devenir madame Quelqu'un. La juste noce après les folles noces. Au bout de ces courses vagabondes, c'est la culbute dans le fossé matrimonial. C'est un peu l'histoire de Dumont-d'Urville qui, après avoir fait plusieurs fois le tour de la terre, meurt bourgeoisement à Versailles, écrasé sous un wagon. Le magicien ès-rimes se trompe, qui chanta :

*Les demoiselles chez Ozy
Menées,
Ne doivent plus songer aux hy-
Menées !*

Elles ne songent qu'à ça et font bien. Malheureusement toutes n'ont pas le tact de repêcher à temps le joli bonnet jeté par dessus les ponts.

**

Les vestales des amours impures n'ignorent point qu'en dépit des accidents de Bourse, Paris est la ville des ressources suprêmes. Une femme qui ne veut rien faire y trouve toujours à s'occuper. Certaines caisses sont vides, de notables boutiquiers parlent de crise économique, mais l'amour va. Les oiselles au brillant plumage reconnaissent qu'il n'est pas de pays plus riche en métal précieux. Un électricien a trouvé de l'or vierge, non dans la cassette de la princesse de Bagdad, mais dans le quartz et le silex que roule notre fleuve paisible. La Seine est un Pactole. La boue de Paris, habilement exploitée, donnerait des millions. Les cocottes à la cote le savent bien, elles ont trouvé leurs premiers diamants dans la rue : nos petits ruisseaux font leurs grandes rivières.

Mais ça ne peut pas toujours durer : c'est l'avis du miroir. La courtisane qui vient de faire appel aux commis-saires-priseurs a sans doute pris conseil de sa psyché. Dix ans de succès supposent dix ans de beauté. Mais la beauté est un capital dont on mange le fonds avec les intérêts. L'âge vient et si le temps replie ses ailes, ce n'est, selon les poètes, qu'aux genoux d'une Déjazet. La beauté immortelle n'est donnée qu'aux statues. Les siècles passeront sans altérer la grâce impeccable de la Vénus de Milo, car elle est de marbre. On prétend bien qu'elles aussi sont des filles de marbre, mais c'est une façon de dire qu'elles ne sont pas de bois.

Que notre royaliste et pieux confrère se rassure. En dépit de quelques déboires appelés : lapins, on ne sait pourquoi, le commerce de la galanterie est toujours heureux ; il donne même des plus-values. Pour une Phryné qui s'en va, dix Margoton s'en viennent dont les sabots sont plus ou moins fêlés : un bain de paresse, trois sous de carmin, deux gouttes d'ylan, et voilà des duchesses apocryphes que les vraies duchesses jalouseront. Toutes seront grandes dames ou presque ; toutes sauront s'habiller, ce qui est quelque chose, et se déshabiller, ce qui est beaucoup plus. Elles sauront marcher, saluer, parler pour ne rien dire, substituer aux noms de baptême qui font qu'on s'embrouille des noms d'oiseaux, et avoir de jolis sourires bêtes. Mais toutes ne feront pas des fortunes ; la plupart se contenteront de les dévorer. Les vrais cigales pour chercher un louis tombé sous la table allument un billet de mille francs. La cigale qui nous occupe ces jours-ci, est de race anglaise. Elle achète des Lancret : une Française les inspire.

**

Quoi qu'en prêchent les prophètes moroses, le krack des négociantes en voluptés n'arrivera pas sitôt. Le ciel, voulant qu'il y ait toujours des pèlerins pour la Chapelle joyeuse, n'a fait que trois vertus théologales pour sept péchés capitaux. La lutte du bien et du mal est impossible : la vertu est au vice comme 3 est à 7. Aussi, les pommes de l'arbre de la science sont-elles croquées à belles dents.

L'adjudication, à grand orchestre, du tabernacle où la prêtresse d'Albion a dit à tant de communiantes : « Prenez, ceci est mon corps ! » ne nous alarme ni ne nous réjouit. Ce n'est pas la fin de la galanterie, ce n'est que la fin d'une femme galante. Ce qui nous amuse, c'est d'entendre clamer à ce propos que Paris est une Californie vidée et que rien ne vas plus parce qu'une cocotte s'en va.

A la vérité, il faut ne point craindre la raillerie pour affirmer que la lassitude d'une courtisane est la décadence du pays et que la France ne sait plus où reposer sa tête, parce que mademoiselle Howard a vendu ses oreillers.

OCTAVIO.

LES POMPIERS DE NANTERRE



Ces beaux pompiers n'iront plus à l'exercice ; nous n'admirerons plus leur noble ardeur, nous ne les verrons plus embrasser leurs femmes et leurs *fils se*. On a dissous l'illustre compagnie. Zim la i la, zim la i la ! C'en est fait de ces beaux militaires, c'en est fait de ces beaux pompiers-là !

Le décret fatidique a été inséré, hier, au *Bulletin municipal officiel de la ville de Paris*.

« Le président de la République française,
« Sur la proposition du Ministre de l'intérieur,
« Vu le décret du 29 décembre 1875 ;

« Décrète :

« Article premier. — La compagnie de sapeurs-pompiers de Nanterre, département de la Seine, est dissoute.

« Art. 2. — Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

« Fait à Paris, le 1^{er} mai 1885.

JULES GRÉVY.

« Par le président de la République :

« Le ministre de l'intérieur,

« H. ALLAIN-TARGÉ. »

Leur gloire fut trop rapide. On ne citait qu'eux, on ne parlait que d'eux. On eût pu croire qu'ils étaient les seuls pompiers de France. En vain, ailleurs, on astiquait les cuivres, on avivait la couleur du panache, on marquait le pas avec ensemble. Le philosophe, le poète, le critique, l'artiste ne s'intéressaient qu'aux pompiers de Nanterre.

On les mettait à la scène ; on les chantait dans les rues, au théâtre, à la cour. Pendant plus de dix années, ils furent les triomphants. On les portait, on les monta en épingle ; ils donnèrent leurs noms aux nouveautés ; ils passèrent dans la collection épique des grotesques et des débauchés de Gavarni. Ils devinrent les acrobates du cotillon et l'âme des clodoches. Ils régnerent sans conteste sur 36 millions d'individus. Le vélocipède, en vain, tenta de les détrôner, à l'aide de la réclame que lui fit l'impérial moutard. Le pompier conquit le vélocipède, il se l'assimila, il devint le centaure du réalisme bouffe, un centaure qui aurait eu une tête casquée et un corps de fil de fer sur deux roues.

Nanterre devint célèbre. Ajoutons que la vertu y fleurissait et que la rosière était le complément obligé du pompier.

**

Après la guerre, on eut d'autres chiens à fouetter : pourtant, comme une obsession, le refrain demeura et les voyageurs du dimanche ne quittaient pas le train de Nanterre sans entonner l'hymne qui vaudra à M. Burani une place au Temple de Mémoire.

Qu'ont fait les célèbres pompiers pour s'attirer les foudres présidentielles ? Quelle mouche piqua M. Allain-Targé pour qu'il licenciât brutalement ce corps d'élite ? Le rabalaisien ministre de l'intérieur n'est point de ceux qui ignorent les faiblesses du plumet. Lui aussi pompa jadis sous les treilles. Zim la i la ! Zim la i la, quel beau pompier c'était là. Quoiqu'habile à manœuvrer, il n'éteignit pas tout à fait l'incendie de son visage ; son nez flamboie encore. Il fut un pompier qui s'alluma précisément à vouloir trop éteindre, c'est ce qu'il reproche aux braves de Nanterre, casqués comme Mars et rutilants de purée septembrale comme Noé.

Il paraît qu'ils étaient devenus indisciplinés ces beaux militaires ; que ce n'était plus sans murmurer que dans Nanterre ils allaient manœuvrer. Le démon de l'indépendance avait désorganisé les files. Ils ne gardaient pas l'immobilité dans les rangs lorsque la capitaine avait crié : « Fisque ! » Les cuivres ne brillaient plus ; les panaches avaient des attitudes folichonnes, et la vertu courait les plus grands dangers.

Depuis quelques années on ne pouvait plus mettre la main sur une rosière enceinte de moins de trois mois.

M. Grévy, le chaste, si clément pour les assassins, a été féroce pour ces pompiers ; il a décapité Nanterre.

**

C'est comme la fin de la grande armée. Ils étaient les débris de l'illustre impériale, ils couvraient la retraite. Tandis qu'aux Invalides meurt tous les trois mois le dernier survivant de Waterloo, eux restaient, rappelant les troupes martiales de la seconde période. Les pompiers de Nanterre furent, hélas ! les seuls soldats que l'empire ne jeta pas prisonniers aux mains de la Prusse.

Eux disparus : c'en est fini de l'épopée napoléonienne ; il ne reste plus qu'un souvenir, que deux chansons, celle

de l'empire, celle de l'empereur; toutes deux, par une cruelle ironie du sort, ayant le même père et la même popularité, l'immortel auteur des *Pompiers de Nanterre* est aussi le poète illustre du *Sire de Fich-Ton-Kan*.

Pompiers, adieu! vous tombez en braves. On vous licencie comme des révoltés, on vous décapite parce que vous avez secoué le joug et que vous avez murmuré. Vous étiez des pompiers, vous avez voulu être des soldats-citoyens. La passivité vous a écœurés; vous avez refusé d'être automatés, d'obéir au doigt et à l'œil, et renommés dans l'Europe entière pour vos ensembles, vous avez affirmé votre individualisme. Peut-être avez-vous fait de l'indépendance sans le savoir!

N'importe; votre fin est plus glorieuse encore que vos débuts, et le décret de M. Allain-Targé égale, pour votre gloire, la chanson de M. Burani.

Pompiers, qui avez jeté votre casque par dessus les moulins où vos rosiers jettent leurs bonnets, vous avez bien mérité de la patrie. Il reste encore trop de pompiers sans vous. Sans murmurer, au scrutin ils vont manœuvrer, et crient tertous comme un seul homme: Viv' m'sieu le ministre!

CHAMPAVERT.

POIGNÉE DE COMBLES

Quelle différence y a-t-il entre une vieille paire de chaussures et une vieille culotte de peau?

La première a de l'usage, tandis que la seconde en manque généralement.

Maîtresse (définition de)?

Un charmant animal dont la jouissance est inséparable de la nu-propriété.

Le comble de l'économie pour une couturière?

Coudre avec le fil... de l'eau.

Napoléon I^{er} était le génie du mal, tandis que Napoléon III était le mâle d'Eugénie.

Le comble de l'orgueil:

Jeter ses amis par la fenêtre, afin de pouvoir dire ensuite qu'on ne fréquente que les gens qui descendent des croisés.

Le comble de l'habileté pour un géomètre:

Sortir rond d'une partie carrée.

Champoireou à une station de voitures.

— Cocher, 11, rue Bât-d'Argent.

Et il ajoute distraitemment:

— Au cinquième, la porte à droite!

CHRONIQUE DU POULAILLER

GRAND-THÉÂTRE

Le *Mailre de Forges* faisait salle comble, samedi, au Grand-Théâtre, car le public était attiré, autant par le nom des interprètes que par la comédie de M. Georges Ohnet, que tout le monde, aujourd'hui, connaît parfaitement.

Samedi, le rôle de Claire de Beaulieu était tenu par M^{me} Jane Hading, qui vient de se faire, ces temps derniers, à Paris, une réputation de grande artiste; quand au *Mailre de Forges*, c'était M. Damala, qui, lui aussi, a su se faire un nom dans le monde artistique.

Nous avons eu déjà plusieurs interprétations, à Lyon, de l'ouvrage de M. Ohnet, et je constaterai que celle de samedi n'est pas certes de beaucoup au-dessus des précédentes. M^{me} Jane Hading joue les Sarah Bernhardt; ses moindres gestes, ses simples jeux de physionomie sont copiés sur cette grande artiste. Il n'est pas mauvais d'imiter un sujet de la valeur de Sarah Bernhardt; mais malheureusement, il arrive presque toujours que les côtés défectueux et exagérés sont les seuls reproduits et n'ont plus alors pour se faire oublier ces qualités supérieures qui nous charment et nous étonnent. Le personnage de Claire aurait gagné beaucoup à être rendu avec moins de raideur. Quant à M. Damala, il a joué le rôle du *Mailre de forges* en artiste consciencieux, admirablement servi par une voix grave, mais cependant gênée par un léger accent.

Très drôle, Noblet, dans le rôle de Moulinet. Toutefois, on se rappelle le jeu beaucoup plus réservé et peut-être pour cela bien meilleur de Belliard dans ce même rôle. Enfin, M^{lle} Kolb, dans le rôle de la Baronne, était aussi charmante que d'habitude.

C'est devant un salle comble qu'on a donné la première du *Prince Zilah*, la comédie que M. Jules Claretie a tirée de son roman. Le public a accueilli froidement la nouvelle pièce, qui ne brille pas par la nouveauté des situations.

Voici d'ailleurs, en deux mots, le sujet du *Prince Zilah*.

La tzigane Marsa, qui a été séduite autrefois par le prince Menko, aime et est aimée par le prince Zilah, qui lui demande d'être sa femme. Elle refuse d'abord, mais accepte enfin, se promettant de tout avouer à son fiancé. Menko, qui l'aime toujours, essaye de détourner Marsa de ce ménage, mais celle-ci le repousse, et le comte essayant encore de pénétrer chez elle, elle lâche ses chiens qui se jettent sur Menko. Celui-ci a pu s'échapper, tout meurtri par les dogues, et, dans sa colère, il envoie à Zilah les lettres de Marsa.

Celle-ci, qui a été avertie de cette lâche vengeance, attend la colère de son fiancé, mais Zilah semble vouloir

tout oublier et le mariage a lieu. Mais c'est alors qu'arrivent les lettres de Marsa à Menko et Zilah chasse Marsa, qu'il aime toujours, cependant.

Au quatrième acte, Menko est tué dans un duel et le prince Zilah pardonne à sa femme, mais trop tard, car elle meurt dans ses bras.

Comme on le voit, il y a là beaucoup de ressemblance avec *la Favorite*, musique en moins.

L'interprétation est excellente: M^{me} Jane Hading, dans le rôle de la tzigane, donne libre carrière à sa fantaisie; aussi a-t-elle fait une excellente création de cette Marsa. M. Damala est toujours très correct: malheureusement, sa voix grave, roulant toujours sur la même note, devient un peu monotone. Quant à M^{lle} Kolb, c'est toujours la note gaie dans ce tableau un peu triste; c'est là décidément une des plus charmantes artistes que nous ayons eu le plaisir d'entendre sur notre scène.

CÉLESTINS

Pour fêter la 100^e de *la Mascotte*, la direction a eu l'heureuse idée d'engager M^{lle} Montbazou, la créatrice du rôle de Bettina.

Ce soir, jeudi, la salle des Célestins sera trop petite pour contenir tous ceux qui voudront applaudir notre ancienne pensionnaire.

CASINO-KURSAAL DE CHARBONNIÈRES

(SPA FRANÇAIS)

La Saison thermale de Charbonnières est commencée; le Casino a réouvert ses portes. D'agréables et utiles modifications ont été faites de tous côtés. Enfin, un train spécial, partant du Casino à minuit, ramène les visiteurs à Lyon.

THÉÂTRE GUIGNOL

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par *Mignon*, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.

L'HOMME A PASSION!
L'HOMME A PASSION!
L'HOMME A PASSION!
L'HOMME A PASSION!

Roman vivant, moderne, grouillant, que les libraires ne vendent point — ils sont si pudiques les libraires. — Le demander à l'auteur, E. d'Orlanges, rue de Sèvres, 61, qui le livre moyennant 3 fr. 50. Pour les lecteurs de *l'Ancien Guignol*, il ajoute une dédicace manuscrite.

Le Rédacteur-Gérant: FERRIEUX.

Lyon. — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

L. BOULANGER

EDITEUR

83, rue de Rennes, 83, Paris

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES

COMPRENANT:

la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc.; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME:

Dans la 1^{re} livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

VIE FRANÇAISE

COMPRENANT:

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc.; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME:

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2^{me} celui de V. Hugo, d'après Bonnet.

Couveuses Artificielles

Plus d'eau à réchauffer, plus de lampes, ni thermo-siphons, plus d'extincteurs!!!

DERNIERS PERFECTIONNEMENTS

ROULLIER, *, & ARNOULT

à GAMBAIL (Saône-et-Loire)
et 7, galerie Vivienne, Paris

Envoi franco du Catalogue illustré. Ecrire à Gambail.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

LOTÉRIE DES ARTISTES MUSiciens

GROS LOT: 100.000^{fr} Second et dernier Tirage Jeudi 30 Juillet prochain

246 autres Lots de: 50.000^{fr}, 25.000^{fr}, 10.000^{fr}, 5.000^{fr}, 1.000^{fr}, 500^{fr}, 100^{fr}.
Le montant des Lots est déposé à la Banque de France
DERNIERS BILLETS: UN FRANC
Adresser sans retard espèces, Chèques ou Mandats-poste à M. Ernest DÉTER, Secrétaire général, Directeur de la loterie, 18, Rue Grange-Batelière, PARIS.

TRAVAUX DE LUXE	TITRES D'OBLIGATIONS
ADMINISTRATIFS	ASSOCIATION SYNDICALE
Commerciaux	JOURNAUX
	Des Ouvriers typographes
IMPRIMERIE NOUVELLE	
52, Rue Ferrandière, 52	
Mémoires	Thèses
REGISTRES	LYON
LIVRETS DE SOCIÉTÉ	Thèses
	AFFICHES
	LETTRES DE DÉCÈS

ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux:

9, Lyon:
Sachet préservatif du choléra..... 1 f.
Vinaigre phénique, toilette..... 0 75
Acide phénique parfumé..... 0 75
Phénol parfumé..... 0 75

BANQUE GÉNÉRALE DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse

SOCIÉTÉ ANONYME. Capital: 4,750,000 fr.

La banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables
A vue..... 2 0/0
A CINQ jours de vue..... 3 0/0
A six mois..... 4 1/2 0/0
A un an et au-dessus..... 5 0/0

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements. Emissions

PEIGNES OBERT

Chez les Coiffeurs et Parfumeurs

AUCHINOIS PAPERS PEINTS

Soldes exceptionnels, défiant toute concurrence
50 pour 100 de rabais
depuis 48 centimes le rouleau
Rue Centrale, 14, entre l'église Saint-Nizier
et la rue Dubois.

SPÉCIALITÉ

DE

Plissés et Plis crevés

POUR TAILLEUSES

Faits à la main avec baguettes

Ne se déformant pas comme les Plissés à la machine et aux mêmes prix. — Régularité parfaite. — Plissés et Plis crevés jusqu'à un mètre de hauteur.

M^{me} GUICHARD-PEYTER

Rue St-Catherine, 15

LYON-TERREAUX